

Bergische Universität Wuppertal
Romanistik

Rencontres littéraires

5 décembre 2019

Abdellah Taïa



BERGISCHE
UNIVERSITÄT
WUPPERTAL

Stephan Nowotnick (nowotnick@uni-wuppertal.de)

Marie Cravageot (cravageot@uni-wuppertal.de)

Bibliographie

La vie lente (Éditions du Seuil, 2019).

Celui qui est digne d'être aimé (Éditions du Seuil, 2017).

Un pays pour mourir (Éditions du Seuil, 2015).

Infidèles (Éditions du Seuil, 2008).

Le jour du Roi (Éditions du Seuil, 2010).

Lettres à un jeune Marocain (choisies et présentées par
Abdellah Taïa – Éditions du Seuil, 2009).

Une mélancolie arabe (Éditions du Seuil, 2008).

Maroc : 1900-1960. Un certain regard (en collaboration
avec Frédéric Mitterrand – Actes Sud, 2007).

L'armée du salut (Éditions du Seuil, 2006).

Le rouge du tarbouche (Séguier, 2004).

Mon Maroc (Séguier, 2000).

Des nouvelles du Maroc. (Paris-Méditerranée - Eddif, 1999).

Extraits de textes

Chacun de ces extraits constitue le début des romans choisis.

Extrait 1 : <i>La vie lente</i>	p. 7
Extrait 2 : <i>L'armée du salut</i>	p. 10
Extrait 3 : <i>Un pays pour mourir</i>	p. 15
Extrait 4 : <i>Celui qui est digne d'être aimé</i>	p. 19

La vie lente (2019)

Antoine

Les cimetières ce n'est pas ce qui manque à Paris, madame Marty.

Je lui ai crié dessus cette phrase trois fois. Non. Je l'ai vomie. Hors de moi. Il fallait que je gagne. Je ne pensais qu'à cela. Ne pas la laisser me manipuler encore une fois, me traiter comme son fils. Je ne suis pas son fils, vous comprenez, monsieur. Je ne suis rien pour elle. Rien. Je m'appelle Mounir, pas Julien. Et je n'habite rue de Turenne que depuis trois ans.

Madame Marty, je la connais et je ne la connais pas vraiment.

J'ai ouvert la porte de mon appartement au 4^e étage et je me suis mis à l'attendre. J'arrive, je descends, on a réglé cette affaire une fois pour toutes, elle a dit.

J'ai essayé de respirer calmement. Fermer les yeux. Revenir à moi-même. Je n'y suis pas arrivé. C'était trop tard de toute façon. Il fallait aller jusqu'au bout. Je cherchais la bagarre moi aussi ce jour-là, je l'avoue. Augmenter l'intensité. Plus de feu. Plus de cris. Plus de venin. Plus de mots meurtriers. J'ai attendu sur le palier. Je l'entendais qui marchait dans son minuscule studio comme un vieux lion dans sa cage au zoo. Je savais ce qui allait se passer.

J'ai attendu.

Mon cœur voulait lui accorder une petite chance. Qu'elle reste chez elle. Qu'elle ne sorte pas sur le palier. Qu'elle redevienne une mère aimante, une femme qui donne de l'amour en cuisinant pour les autres presque gratuitement, une vieille Française qui suscite la pitié. Ma peau voulait l'inverse. Aller à la confrontation. Que je dise enfin toute ma vérité sur la situation pourrissant entre nous deux depuis plusieurs mois. Que les mots durs sortent de moi et blessent. Blessier sans regret. Il me fallait me venger.

Je sais, monsieur, que c'est idiot de réagir comme ça. Elle a plus de 80 ans et je n'en ai que 40. Je savais que je devais prendre sur moi encore une fois. La laisser exploser jusqu'à ce qu'elle se calme d'elle-même. Mais pas ce

ANTOINE

jour-là. Pas après ce qu'elle m'avait fait trois jours durant. Non. Je m'en foutais qu'elle soit vieille. Je ne pensais qu'à moi. Sauver ma peau. Sauver ma race si je peux dire. Et rien n'aurait pu me ramener à la raison. Je ne dormais plus. Vous comprenez, monsieur l'inspecteur. Je ne dormais plus. À cause d'elle. À cause de son bruit.

Trois nuits sans sommeil avaient fait de moi un fou, un enragé, un révolté possédé, comme cet homme arabe prisonnier à Guantánamo que j'avais vu une fois à la télévision. Il était noir de colère, noir d'amertume et de désarroi. Suicidaire. Devant lui il y avait trois militaires américains au visage cagoulé. Ils étaient froids, très froids. Et lui, les yeux rouges, il vociférait des mots sales en arabe qu'ils ne comprenaient pas. Des insultes. Des malédictions. Des menaces. Il était extrêmement agité. Il allait et venait tout en continuant de crier. Il a fini par se calmer de lui-même. Une seconde. Deux secondes. Trois secondes. Et il s'est évanoui.

J'étais sur le même fil que lui. Plus rien n'avait d'importance. Ni l'avenir en France. Ni l'avenir au Maroc. Et encore moins l'avenir de l'adulte désarmé, domestiqué, que j'étais devenu depuis que j'avais choisi l'émigration.

L'armée du salut (2006)

Elle dormait toujours avec nous, au milieu de nous, entre mon petit frère Mustapha et ma sœur Rabiaa.

Elle s'endormait très rapidement, et ses ronflements rythmaient nuit après nuit et de façon naturelle, presque harmonieuse, son sommeil. Au début, cela nous dérangeait, nous empêchait d'entrer tranquillement dans les rêves. Avec le temps, sa musique nocturne, pour ne pas dire ses bruits, était devenue un souffle bienveillant qui accompagnait nos nuits et qui, même, nous rassurait quand les cauchemars s'emparaient de nous et ne nous lâchaient qu'une fois que nous étions vidés, à bout.

Longtemps notre maison de Hay Salam, à Salé, n'a été qu'un rez-de-chaussée de trois pièces, une pour mon père, une autre pour mon grand frère Abdelkébir et la dernière pour nous, le reste de la famille : mes six sœurs, Mustapha, ma mère et moi. Il n'y avait pas de lits dans cette pièce-là, juste trois banquettes qui servaient, le jour, de canapés de salon. On vivait tout le temps dans cette

pièce, où il y avait aussi une vieille armoire gigantesque, monstrueuse, les uns sur les autres : on y mangeait, on y préparait parfois le thé à la menthe, on y révisait les cours, on y recevait les voisines, on s'y racontait des histoires qui ne finissaient jamais, et bien sûr on s'y disputait, gentiment ou violemment, cela dépendait des jours, de notre état d'esprit et surtout de la façon dont ma mère réagissait.

Pendant plusieurs années, mon enfance, mon adolescence, l'essentiel de ma vie s'est déroulé dans cette pièce qui donnait sur la rue. Quatre murs qui ne protégeaient pas vraiment des bruits de l'extérieur. Un petit toit pour vivre, enregistrer dans sa mémoire, dans sa peau, ce qui faisait notre vie, tout expérimenter, tout sentir et plus tard tout se remémorer.

Les deux autres pièces nous étaient presque inaccessibles, surtout celle d'Abdelkébir. Il était l'aîné, presque le roi de la famille. Celle de mon père était à la fois le salon des grandes occasions, la bibliothèque où il rangeait soigneusement ses livres en arabe magnifiquement reliés et son nid d'amour. C'est là que mes parents faisaient l'amour. Cela leur arrivait au moins une fois par semaine. On le savait. On savait tout à la maison.

Pour dire à ma mère son désir sexuel, mon père avait mis au point ses propres techniques, ses stratégies. L'une d'elles consistait tout simplement à passer la soirée avec

nous, dans notre pièce. Lui qui était un grand parleur, lui qui aimait tout commenter, il devenait soudain silencieux. Il ne disait plus rien, pas un mot, pas un son ne sortait de sa bouche. Il ne fumait même pas. Il se recroquevillait dans un coin de la pièce, seul avec les tourments de son désir, dans les prémices de l'acte sexuel, déjà dans la jouissance, les bras autour de son corps. Son silence était éloquent, pesant, et rien ne pouvait le briser.

Ma mère comprenait assez vite, et nous aussi.

Quand elle acceptait ses propositions silencieuses, c'était elle qui animait la soirée par ses histoires du bled et par ses éclats de rire. Fatiguée ou bien en colère, elle se taisait elle aussi. Ses refus étaient clairs, mon père alors n'insistait pas. Mais une fois, vexé, il se vengea d'elle, et de nous par la même occasion (alors que nous étions complètement neutres dans leurs histoires sexuelles, du moins nous essayions de l'être), en coupant l'électricité dans toute la maison. Il nous priva ainsi cruellement de la soirée hebdomadaire des variétés internationales que nous suivions avec beaucoup d'attention à la télévision. Il nous mettait dans le même état de frustration que lui. Personne ne protesta. Nous le comprenions très bien. Pas de plaisir pour lui : pas de plaisir pour nous.

Pour le rejoindre dans sa pièce-salon, M'Barka atten-

dait qu'on s'endorme tous. Elle nous abandonnait alors, rassurée, pour aller assumer son devoir conjugal et rendre son homme heureux. J'ai essayé plusieurs fois de rester éveillé pour assister à ce moment magique, le départ dans le noir vers l'amour. En vain. À l'époque je n'avais aucun problème pour dormir, je me mettais au lit et le noir au fond de moi devenait presque immédiatement un écran de cinéma. C'était un don de ma mère.

Durant ses nuits d'amour, les ronflements de ma mère n'étaient plus là pour nous accompagner, nous bercer. Nous aimer. Le lendemain, le réveil était dur, quelque chose nous manquait, mais M'Barka était déjà de retour parmi nous, à sa place, entre Rabiaa et Mustapha.

La nuit, mes rêves n'étaient pas sexuels. En revanche, certains jours, mon imagination s'aventurait facilement et avec une certaine excitation sur ce terrain torride et légèrement incestueux. J'étais dans le lit avec mes parents. Mon père dans ma mère. Le sexe dur et grand (il ne pouvait être que grand !) de mon père pénétrant le vagin énorme de ma mère. J'entendais leurs bruits, leur souffle. Au début, je ne voyais rien, tout était noir, mais à la fin j'étais à leurs côtés, regardant de près ces deux corps que je connaissais bien et pas si bien en même temps, prêt à leur donner un coup de main, excité, heureux et haletant avec eux. Mohamed prenait M'Barka tout de suite, parfois sans même la déshabiller. Leur union sexuelle durait

longtemps, très longtemps. Ils ne parlaient jamais, et ils se donnaient l'un à l'autre en fermant toujours les yeux. Une parfaite harmonie sexuelle qui s'accomplissait naturellement. Ils avaient été faits l'un pour l'autre, de toute évidence le sexe était leur langage privilégié à travers lequel s'exprimait clairement l'image du couple qu'ils formaient. Même après avoir donné vie à neuf enfants, leur désir l'un pour l'autre était encore intact, mystérieusement et joyeusement intact.

Dans ma tête, la réalité de notre famille a un très fort goût sexuel, c'est comme si nous avions tous été des partenaires les uns pour les autres, nous nous mélangions sans cesse, sans aucune culpabilité. Le sexe, et peu importe avec qui on le fait, ne devrait jamais nous faire peur. Ma mère, à travers sa vie, son plaisir et ses goûts, m'a donné cette leçon que je n'oublierai pas et que j'essaie parfois naïvement d'appliquer.

Très souvent les nuits d'amour de mes parents finissaient dans le vacarme. Mes parents se disputaient après l'amour. Bruyamment. violemment. C'était toujours la même histoire qui se répétait. Une histoire vieille et qui ne mourrait jamais.

Les cris de ma mère, hystérique, possédée, hors d'elle, nous réveillaient en pleine nuit.

« Tu vas me rendre folle ! Je l'ai juré des centaines de fois, des milliers de fois. Il était là pour toi, pas pour moi.

Un pays pour mourir (2015)

1. À côté

Il est mort jeune.

56 ans, c'est jeune. Non ?

C'est une moyenne d'âge raisonnable au Maroc, je sais. L'espérance de vie. C'est comme ça que ça s'appelle.

Mais lui, mon petit papa doux et furieux, il n'a eu le temps pour rien. Ni pour bien vivre ni pour bien mourir. C'est arrivé vite. Deux ans à peine.

Un jour, il est tombé. Chute. Évanouissement. Tremblements. Que se passe-t-il dans son corps ?

On l'a transporté à l'hôpital public de Rabat. Il y est resté quatre mois. Et puis on l'a renvoyé chez lui. Chez nous. Notre case. Notre boîte à sardines au piment rouge. Un rez-de-chaussée assez propre grâce à notre mère à la fois bordélique et hyper maniaque. Et un premier étage bien construit mais pas encore fini. Des pièces sans porte, sans peinture. Un décor couleur ciment pour une vie à

venir, un futur à construire quand l'argent tombera du ciel en permanence trop bleu.

C'est là qu'on l'a mis, le père, qu'on l'a petit à petit oublié, ignoré.

C'est ma mère, bien sûr, qui a pris toutes les décisions. Elle ne le reconnaîtra jamais.

Les médecins avaient dit qu'il fallait protéger les enfants, les éloigner d'une contagion possible. Les séparer du corps malade du père.

C'est donc qu'ils n'étaient pas sûrs d'eux, ces charlatans sans cœur. L'ordre devait être exécuté, un point c'est tout.

Ma mère ne veut plus revenir sur ce sujet. Ce qui s'est passé dans le passé est passé. Ce sont ses mots, son passé révolu à elle. Pas le nôtre. Pas le mien.

Je n'ai rien dit. L'idée de protester ne m'a même pas traversé l'esprit. J'ai tout vu, tout suivi. Un père vivant, encore jeune, qu'on décide un jour d'exiler dans sa propre maison, et moi je continue de respirer, de dormir, de rêver chaque nuit à Allal et à son gros sexe que je devine, que j'imagine avec une grande précision. Juste au-dessus de la chambre où je dormais, au milieu des corps de mes nombreuses sœurs qui tardaient à se marier, le père était là. Seul. Une pièce trop grande où il n'avait pas de lit. Trois couvertures Le Tigre, posées l'une sur l'autre, lui servaient de lieu où vivre, continuer à être malade. Espérer la guérison. Le repos définitif.

Pourquoi je n'ai rien dit ? Pourquoi être à ce point-là dans l'indifférence, l'insensibilité ?

Je ne pensais pas qu'il allait mourir, mon père. Mais j'ai accepté, presque comme tout le monde, de ne plus le voir.

Ce père déchu, sans virilité, j'ai participé moi aussi à son assassinat. Et pourtant personne ne m'a intenté de procès. Ni hier ni aujourd'hui.

Je suis libre. À Paris et libre.

Personne pour me ramener à mon statut de femme soumise. Je suis loin d'eux. Loin du Maroc. Et je parle seule. Je cherche mon père dans mes souvenirs.

Le poids de ses pas lourds revient à mes oreilles.

J'écoutais mon cœur affolé. J'essayais de le calmer, de le bercer pour qu'il cesse de s'agiter comme un volcan dans ma poitrine. Je lui parlais sans ouvrir la bouche. Je chantais pour lui en arabe et, un peu, en français. Rien à faire. Le cœur la nuit se révolte, il revit la journée et ses événements sans nous, sans notre autorisation. Sans

moi. Plus qu'une panique, c'était une catastrophe, car je savais que s'il s'arrêtait je mourrais.

Je ne voulais pas mourir. Je n'arrivais pas à dormir. Partir. Céder au sommeil. Je résistais dans la peur.

Les pas de mon père, éloigné de nous au premier étage, dans un autre noir, venaient parfois me sauver. Mon père ne marchait pas. Il frappait le sol. Ses talons faisaient boum-boum, boum-boum. Boum-boum. En bas, de notre côté, l'écho de ses pas faisait vibrer tout, meubles, vitres, tables, télévision.

Mon père, sans doute lui aussi incapable de trouver le sommeil, errait dans le premier étage inachevé.

Ses pas disaient autre chose, aussi. La colère? Oui, sûrement. La peur? Peut-être. Les larmes sèches? Certainement, mais personne ne les voyait.

Un lion de cirque vieilli d'un coup, dans une cage suspendue. Dans son corps, le souffle s'en va, petit à petit, nuit après nuit, un pas suivi d'un autre.

Je les retrouve, ces pas. Je les écoute.

Mon père marche dans la pièce du fond. Il traverse le patio. Il revient en arrière. Il fait des cercles. Il touche les murs. Il regarde le ciel au-delà du plafond sinistre. Il va loin, jusqu'à l'autre pièce, côté rue. Je ne l'entends plus. Personne ne l'entend.

Le sommeil est proche. Il va me délivrer. L'union, enfin. Je pars. Je voyage. J'oublie mon père. Je ne lui dis même pas au revoir.

Celui qui est digne d'être aimé (2017)

Chère Malika,

Là-bas, tout au fond du noir, le monde est beau enfin, n'est-ce pas ?

Ne réponds pas à cette question, s'il te plaît. Ne dis rien, plus rien. Reste où tu es, comme tu es, effrontée jusqu'au bout, les yeux durs, indifférente à tous, à moi surtout, dictatrice assumée. N'essaie même pas de comprendre ce qui se cache comme secrets dans ma question qui se veut intelligente. Continue de fermer les yeux. Tu es en paix. Dans le repos éternel. Restes-y. Ne bouge surtout pas. Tu es partie. Nous sommes seuls. Nous survivons, seuls. Nous construisons la vie après toi, en vain.

Chaque jour nous sommes un peu plus en colère. Chaque nuit est un combat d'avance perdu. Les cauchemars viennent et ne repartent plus.

Tu es morte en 2010. Et depuis, jamais tu n'as été aussi vivante.

Après la mort du père, ce n'était pas ce que j'avais compris. La mort qui obsède ceux qui restent, ceux qui sont encore un petit peu là. Les morts sont vivants.

Il nous a quittés jeune, lui. Hamid. 66 ans à peine. Un vendredi matin. Le choc a été énorme : exister sans père. Un père qui fumait trois paquets de cigarettes par jour. Respirer, manger, marcher n'était plus pareil sans lui. Même espérer un jour aimer sincère n'était plus possible sans lui, cet homme défaillant, sans sa bienveillance, sa tendresse désespérée, son désir fougueux et ses éternelles maladresses. Dès qu'il a été enterré, tu as pris un peu plus le contrôle sur nous, sur tout chez nous. Sur le cœur de l'existence, l'origine de tout en nous : notre pauvre et minuscule maison à Hay Salam, à Salé.

Je me souviens de ce que tu as fait, ma mère. Je n'ai pas peur de te le rappeler.

Le soir même de sa mort, tu as donné ses vêtements et ses affaires aux mendiants, aux ivrognes, aux méchants. Vite, vite, ne surtout pas garder de trace de lui chez nous. Son corps à peine mis en terre, et déjà ses souvenirs, ses objets, ses livres dispersés, éloignés. Évanouis. Il a existé, le père. Il n'existe plus. Voilà comment on va porter son deuil : sans aucune trace de lui, de sa maladie contagieuse. Vous avez entendu, les enfants ? Tu as entendu, toi, Ahmed ? Pleurez si vous voulez, mais ne me demandez pas de faire comme vous.

Tu as porté le blanc quarante jours, maman. Dans ton cœur, ce n'était pas le deuil, c'était le devoir, l'obligation. Rien de plus. Tu as joué à la veuve. Parfaitement. Bravo !

Il t'a pourtant aimée toute sa vie, le père. Il a toujours eu du désir pour toi, pour ton corps, tes rondeurs affolantes, tes cris mutins. Le monde, la vie, les jours,

les nuits, l'existence, tout cela se résumait pour lui à un seul regard, le tien, portait un seul prénom, le tien.

Malika. Malika. Malika. La reine.

Le père, l'homme est mort. Vive la dictatrice !

Tu n'avais aucunement l'apparence d'une dictatrice, mais je sais aujourd'hui que tu en étais une. Sans hésitation une dictatrice. Sans honte, tu l'as tué, vite enterré, aussitôt oublié.

Il faut continuer la vie. Il est mort. Il n'est plus là. Moi, je suis encore avec vous. Pour vous. Uniquement pour vous.

Tu nous as à tous jeté un sort. Comment avons-nous pu te croire, te suivre, participer au deuxième meurtre de Hamid, vite l'oublier, vite l'écarter de nos mémoires ? Comment as-tu pu me transformer moi aussi, me faire devenir un dictateur comme toi, un sans-cœur comme toi ? Pourquoi m'as-tu empêché de vivre lui mort, rêver de lui mort ?

Dans la maison, c'était désormais toi et ta loi. Toi et tes décisions. Le champ était libre. L'homme n'existait plus. La femme allait tout reprendre, tout réécrire.

C'était bien sûr toi qui avais tout construit. Sans toi, il n'y aurait pas eu de Hamid. N'est-ce pas ? Tu l'avais sauvé. Tu lui avais même appris à marcher. C'est ce que tu disais. Et c'est ce qu'il n'a jamais cessé de répéter : tes ordres. Il le reconnaissait volontiers mais cela ne te suffisait pas. Il fallait plus de soumission de sa part. Chaque jour une nouvelle castration.

Après la mort, une deuxième mort. Occuper tout le terrain, tout l'espace de la mémoire. Pénétrer encore plus dans nos têtes, nous les enfants, laver

nos cerveaux, y loger ta vérité, rien que ta vérité. Et tes mensonges.

« La maison de Hay Salam, c'est moi, moi, moi... Vous entendez ? Lui... Lui, il ne pensait qu'à la chose... Seule la chose le faisait tenir. Mais la maison, c'est moi, moi... Je l'ai construite sans lui, l'homme... Vous avez compris ? J'ai tout initié, tout préparé, tout porté. Le sable, le ciment, les briques, même les ouvriers, c'est moi qui allais les chercher, qui négociais avec eux. Lui, Hamid, il ne savait pas faire. Il savait fumer. Il savait faire la chose. Et voilà. Sans moi, il n'y aurait rien eu. Pas de toit. Sans moi, vous n'existez pas. Vous avez entendu ? Mettez mes paroles dans vos têtes. C'est la vérité. La seule. »

Tu étais notre mère, Malika, mais on ne t'aimait pas. On ne t'adorait pas comme les autres adoraient leur mère. Nous avons toujours été de son côté à lui, grand et tellement petit. Toi, tu n'avais pas besoin d'être consolée. Lui, oui, chaque jour, chaque nuit. Toi, tu étais forte, tu avais depuis très longtemps l'habitude de faire la forte. Lui, il n'était qu'un squelette ambulancier, amoureux transi, doux même dans sa violence. Il n'existait que par et pour toi. Entre nous, on se disait que dès le premier jour de votre mariage tu l'avais fait mourir, tu l'avais tué : tu as ouvert tes jambes à lui et pendant qu'il entraînait en toi tu lui as jeté un sort diabolique. Tu as récité tes formules infernales sur lui, sur son corps. Tu l'as condamné à toi, à tes odeurs, à ton vagin. C'était là qu'il voulait désormais vivre et tomber, s'endormir et rêver, jouir, crier, cesser d'être homme.

Pauvre Hamid ! Pauvre père !